

9
48

UN GRAND ARTISTE LYONNAIS

BENOIST-MARY



par JACQUES PIGNAL s. j.

31A

UN GRAND ARTISTE LYONNAIS
BENOIST-MARY

11034

16° Ln²⁷
88947

THE GRAND SCOTTISH LYONNAIS
BENEDICT MARY

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
SCOTTISH HISTORY
AND ART
100 HUNTER STREET
GLASGOW G3 7JF

JACQUES PIGNAL, s. J.

*Un
grand artiste lyonnais*

BENOIST-MARY

PRÉFACE
DE RÉGI DES CHAILLOTES
de l'Académie des Pierres-Plantées

AUDIN
3, rue Marius-Audin, Lyon

1967



DU MEME AUTEUR

Maurice Cochard, mon ami

Fougue tartare et paix bénédictine

Si Jansénius avait su... (à paraître prochainement)

(Edition S.E.D.A.P. - Toulouse)

Souvenirs d'une enfance russe

(Abbaye Ste-Scholastique - Dourgne)

Nihil obstat

Eug. D'ONCIEU, S.J.


Lugd. 20 mars 1967

Imprimi potest

J. PELOUX

vic. gén.

Lugd. 2 mai 1967







PREFACE

A moins d'être comme la Christine Gély, installé tireuse-de-cartes à la Grand-Côte, tâchez un peu de deviner ce que vous réservent ceux dont on avait fini par prendre son parti de les croire défunts !

Plus de quarante ans auront passé, avec le Rhône, sous feu le pont de la Guille, avant qu'il me fût donné de retrouver vivant un ancien camarade de Faculté — du temps où nous jouissions intégralement des nôtres — le R. P. Pignal qui, vers la fin de ses études de médecine, avait délaissé Hippocrate pour Loyola.

L'heureuse occasion de cette rencontre fut un mariage d'amis communs dont le R. P. venait de bénir l'union. Elle se fit au porche de l'église, à l'instant où l'organiste plaquait l'accord final d'une « Toccata » et où chacun, « en dedans de soi », se félicitait d'être sorti indemne, ou quasi, de cette pénible traboule qui conduisait la foule « tarabâte » vers la sacristie.

Dans la joie de ces retrouvailles, sans nous soucier « des ceusses en dimanche que nous arregardaient », nous nous fîmes « peter la miaille avêque infusion ».

Après, ce furent le repas de noces et les toasts d'usage dans lesquels les fauteurs s'empresment, après les vœux traditionnels, de caser leurs mots d'esprit, improvisés de longue date, et d'autant plus assurés de plaire que l'abondance du menu ne laisse plus d'appétit que pour les petits-ours.

« Enfin seuls » sous les ombrages du parc — séculaire, pour la circonstance —, nous pûmes évoquer ensemble nos souvenirs des camarades perdus de vue ou déjà disparus. De ce rappel d'un passé demeuré pour nous si vivant, je ne parvenais guère toutefois à dégager la silhouette élancée de l'ex-carabin, doublé d'un fougueux cycliste, qui sillonnait les routes de France avant d'aborder celles du Proche-Orient et d'Algérie. Kronos, chez l'un et chez l'autre, avait sans pitié épilé les fronts, blanchi les tempes et épaissi les épiploons.

Mais j'avais la joie de retrouver chez notre Révérend cet esprit étudiantin, toujours jeune, aimant comme jadis le paradoxe, et cet humour essentiellement lyonnais que vous apprécierez dans ce livre.

Je ne sais comment, nous en arrivâmes à « causer en parlant » de notre Guignol lyonnais, de ce langage des canuts, si savoureux, vrai patois de notre Croix-Rousse, et puis d'une figure disparue et que l'on oublie, à mon gré, un peu trop : Benoist-Mary.

Et le R. P. me fit part du désir qu'il avait d'écrire la vie de cet incomparable artiste qui, dans notre ville, a laissé un souvenir tenace au cœur des générations de la « Belle Epoque » aux lendemains de « Quarante ». Comme je savais, d'ailleurs, que mon

vieil ami, aujourd'hui en chômage de jambes, « grignait » de la plume assidûment, j'applaudis avec enthousiasme à son projet : Benoist-Mary allait enfin franchir le Styx de la postérité !

Acteur de grand talent, au geste sobre, à la diction parfaite, il joua l'ensemble du répertoire d'alors : des drames, de Lavedan à Labiche. Il excellait dans le monologue il y mimait tout un brelan de personnages avec drôlerie et vérité. Je me souviens, entre autres, du « Petit serin ».

Ces pièces en vieux langage lyonnais, étaient de véritables chefs-d'œuvre d'humour et d'observation. Il s'y montrait inégalable.

J'imagine que, pour se pénétrer du verbe et des manières de ses héros, il devait accepter la tasse de « moka de la Jamaïste » chez M^{me} Pétavet, concierge montée-des-Épies ou au « cent-moins n'un » de la Grand-Côte. Ou bien qu'il gravissait les degrés qui conduisent chez Battandier, le canut, et, lorsqu'on changeait la trame, lorsque s'interrompaient le « bistanclaque » du battant et le clic-clac de la navette, il en profitait le malin, pour faire barjafler « tant que tant » sur la générosité des soyeux à son égard (!), sur les événements de la ville et les embiernes familiaux : l'augmentation des trams portée à un sou... les « vas-y-vite » du Kiki, le miron espagnol, c'te charipe... le mariage de la petite Lisa, leur tireuse de fer, avec un étranger « né natif » de Saint-Symphorien-d'Ozon « pense don ! », et tout... et tout...

Son nom sur l'affiche était un garant de bouscu-

lade, les salles craquaient, et la recette allait permettre de soulager bien des misères. Pendant la guerre de Quatorze, dans nos ambulances, combien de blessés ont, grâce à lui, oublié quelques instants leurs douleurs, leurs blessures, leurs mutilations !

Ses cachets, il les abandonnait bien souvent à l'œuvre qui avait sollicité son concours. Pauvres cachets, si on les compare à ceux de nos jeunes vedettes de la chanson !

Il était généreux, il était profondément chrétien. A l'âge où, dans nos manuels, nous apprenions que les comédiens étaient objet d'excommunication, je voyais Benoist-Mary, les grands dimanches — ceux où il n'allait pas à sa paroisse —, installé, à Fourvière, dans les stalles du chœur. Son profil d'oiseau, accentué par le toupet de sa perruque, était pour nous une cause de distractions malgré sa piété fort édifiante. Il priait avec conviction et communiait souvent.

Je dois personnellement à cet initiateur quelques-uns de mes succès... demi-mondains. Je veux dire : quelques demi-succès mondains de mon odontologique carrière. Etant étudiant, j'étais invité, pour faire « sauter » leur fille, chez Mesdames Durroquet et du Griffont. Après le « quadrille-des-lanciers » et la valse-hésitation, on n'hésitait pas à me demander de dire un monologue. J'en choisissais un de Benoist-Mary, et ces dames, pourtant patronesses « sur Ainay » ou zélatrices des Veilleuses de Saint-Polycarpe, riaient à gorge déployée. (En fait, elles ne déployaient rien du tout, strictement cadenassées

dans leur corsage de moire et leur col montant à baleines, qui sortaient de chez Sineux ou de chez Tabardel).

Dans tous les milieux ses monologues connaissaient pareil engouement.

Le présent livre est donc exposé à « regaler » ce qu'il reste chez nous de vrais gones. Écrit dans une langue à la fois classique et pittoresque, un tantinet rabelaisienne comme il sied, il est rempli d'anecdotes, de remarques savoureuses sur le caractère de nos concitoyens. Et puis il sauve de l'oubli ce grand artiste, cet homme de cœur que fut Benoist-Mary. En le lisant, combien de nos contemporains revivront leur jeunesse et auront une pensée émue — et une prière — pour celui qui les a fait rire si souvent. Faire rire ! Donner de la joie ! N'est-ce pas une forme de charité ? C'est permettre aussi à l'homme d'affirmer un des caractères essentiels de sa nature : le pouvoir de rire¹.

Puisse-t-il, ce livre, redonner à nos jeunes générations le goût de notre théâtre de Guignol où se perpétuent, dans une des meilleures traditions lyonnaises, ce langage et cet accent de nos canuts et de nos gones !

Régi des CHAILLOTES
de l'Académie des Pierres-Plantées

Lyon, 17 février 1967

1. Le vieil adage latin « Homo animal ridicible » n'évoquerait-il pas encore un autre de nos privilèges : celui d'être... ridicule, qui très heureusement garantit l'usage du premier ?...

A titre d'encouragement au lecteur :

« Dans la vie, n'y a que deux moments que comptent : celui qu'on vient et celui qu'on s'en va. Le reste est de remplissage ».

(Vieux dicton lyonnais).

Au seuil de ces pages, nous tenons à remercier tous ceux — anciens compagnons ou amis du cher disparu — qui nous ont si généreusement apporté l'appoint de leurs souvenirs et de leurs archives.

Le nombre de ces informateurs bénévoles, autant que leur discrétion, nous sert d'excuse de ne pas les désigner d'avantage.

Il suffit que Madame Bénédicte Faure-Renard, Mademoiselle Lavarenne, Messieurs Baudouin, Fellot, Chambaretaud et « un cha'un de z'autres » — sans oublier, bien sûr, l'ami Bazin, dont nous absolvons libéralement la préface — puissent se douter de qui nous voulons parler...

I

LE ROMAN DE RENARD

Au long des ruelles de la colline Saint-Just ¹, dans les brouillards du matin, un petit jeune-homme de mine chétive presse le pas vers le terminus de la crémaillère. A moins qu'il ne dévale à toutes jambes les défilés abrupts qui confluent vers la ville basse. Comme tant d'autres employés de soierie, il « descend à Lyon » prendre son travail.

Or voici que, bien que l'heure presse, à peine atteint le quartier Saint-Jean, il s'arrête, le teint vif, le regard aux aguets. A deux pas de lui, un couple de commères jase sur le trottoir. Les mains jointes sur le manche du balai, entre leurs seaux d'éque-

1. « Lorsque Saint-Just semblait un tranquille village
Où résonnait parfois tout au long d'un étage
Le bistanclaque-pan des métiers de canuts...
... Au temps des chignons courts et des longues
[moustaches,
Quand les fiacres montaient lentement de Perrache,
Au temps où les Chinois nous étaients inconnus... ».

(Louis Chambauretaud : extrait d'une petite chronique de Saint-Just « pour servir à l'histoire de la patrie de Benoist-Mary »).

villes, sobres de gestes, mais la langue alerte, elles échangent des nouvelles. L'adolescent capte, sans broncher, prodigieusement attentif. Puis il reprend sa course vers les Terreaux, comme si de rien n'était. A moins que se sentant épiées par « ce gone que ferait mieux d'aller faire sa première communion », les bonnes femmes n'empoignent leurs ustensiles à crin pour l'expédier à tous les diables.

Un peu plus tard, devant ses collègues de travail ou, sagement rentré à la maison, en famille, il lui arrivera de mimer la scène : propos, gestes, intonations, avec une verve comique irrésistible.

Ce « chasseur de sons et d'images » avant la lettre, cet observateur passionné du fait-divers le plus futile, servi par une mémoire et un sens du pittoresque qui arrachent l'admiration de ceux-là même à qui on n'en remontre pas (ses parents étaient de ce nombre), s'appelle tout simplement Benoît Renard. En herbe, c'est déjà notre Benoist-Mary.

On comprend donc qu'il se sente peu de dévotion à sa modeste tâche de commis, au service d'une maison de soies, la seule qu'il ait trouvée encore pour gagner son pain.

Le foyer où il a vu le jour, le 1^{er} octobre 1864, appartient à un milieu modeste : des artisans. Mais d'une catégorie locale assez particulière qui s'apparente à celle des artistes. Ils sont brodeurs d'ornements d'Eglise. Ce métier, on en conviendra, exige, outre une indéniable adresse manuelle, du goût et de la patience. On supposerait difficilement que ceux

qui s'y adonnent n'aient pas encore l'âme religieuse, puisqu'en définitive ils travaillent pour la maison du Seigneur.

Or patrons et voisins témoignent que les deux Renard, lui comme elle, sont des chrétiens exemplaires. D'une pratique exacte, d'une conduite irréprochable. Et faut-il que cela soit vrai sur cette colline de Saint-Just, aux voies étroites, où toutes les portes se touchent, où chacun se connaît et s'épie sans miséricorde ! Leur rue — celle de Trion — est une des plus typiques à cet égard. On pourrait entendre telle vieille dévote, leur voisine de « payer », clore son panégyrique sur cette formule hautement explicite : « En somme, y a rien à dire de ces gens-là ! ».

Par contre, il y a lieu de beaucoup les plaindre. Car, né dans des conditions difficiles, leur jeune Benoît, leur première et unique « progéniture mâle, interne et personnelle », s'affirme d'une santé déplorable. Un vrai avorton. Plus tard une fois grandi, il ne se fera pas faute d'évoquer, de façon plus que vraisemblable, les commentaires du voisinage autour du berceau. Ces bonnes gens qui s'apitoient sur sa « faiblesse de constipation », qui émettent gravement les diagnostics les plus farfelus, prônent des recettes infaillibles, accablent de leur conseils contradictoires la jeune mère désolée.

Comme pourtant, avec optimisme, il a opté pour la vie, le petit garçon franchit ce premier cap tragique. Aucune médication n'a pu en venir à bout. Mais il n'en a pas de sitôt fini avec la médecine authentique ou... traditionnelle. A l'âge où l'on commence de son-

ger à son « estruction », le voilà pris d'affreuses migraines. Coïncidence d'autant plus cruelle qu'il s'affirmait fort éveillé, le contraire de tant d' « acutis (mollasses) que resteraient des journées entières agrobés sous leur aigledon » (avachis sous l'édre-don). Va-t-il falloir le faire renoncer à l'école, le calfeutrer à la maison dans la seule compagnie de grandes personnes qui gémissent et de ses modestes joujoux ? Ni lui ni ses parents ne lâchent pied. Au prix d'une longue patience, dont toutes les mères sont théoriquement capables, mais que la sienne possède à l'état pur, on lui fait commencer « son » alphabet, ses chiffres, ses opérations. Le mal, lentement, se dissipe et, comme d'un brouillard opaque, astreignant, se dégage peu à peu une intelligence lumineuse. C'est fait. Il a définitivement gagné la partie.

Avec les autres, il va pouvoir fréquenter l'école paroissiale, sans se voir classé au nombre de ces « mamis qu'on a beau leur donner des coups de pied au derrière, rien ne peut leur entrer dans la tête »... Nous ne savons pourtant rien de ses premières études. Ni lui, ni sa mère, ni ses camarades ne nous ont renseignés sur ce point. On peut aimablement supposer qu'il se montra au moins « bon petit » et que supérieurement doué, il n'eut pas besoin de mettre les bouchées doubles pour rattraper les autres et les surclasser.

Nous ignorons également quels projets furent conçus pour son avenir. Les parents sont toujours portés à rêver pour un fils unique une situation plus avanta-

AUDIN, LYON

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

